

de l'étranger(s) ﴿ ٥٧٠٠٠٩﴾

Entretien de Raharimanana avec Chantal Boiron

- Le mot "cauchemar" évoque quelque chose de sombre. Votre "pensée" du monde, est-elle forcément sombre? Peut-être désespérée ?

- Désespérante ? (Rires) Oui. Il y a aussi le fait que l'être humain a une répulsion envers les animaux à sang froid comme le gecko. Et surtout, il y a le regard du gecko : l'oeil du gecko. La plupart des geckos n'ont pas de paupières, alors on a l'impression qu'ils ne dorment jamais, qu'ils sont toujours en train de nous observer comme l'oeil de Caïn, comme si la conscience était matérialisée chez cet animal-là.

Le gecko n'est pas du tout dangereux pour l'être humain. Au contraire même, dans les pays chauds, quand on voit un gecko, c'est synonyme d'un endroit où il n'y a pas de moustiques parce qu'ils sont leur proie. Donc, les geckos apportent une certaine hygiène dans la maison. En même temps, ce même animal, dans d'autres pays, on dit que s'il pose sa patte sur la peau humaine, il y aura ensuite des traces. Ce sera comme la lèpre. Il y a des choses comme celles-ci qui font que le gecko est, à la fois, un animal qui est le bienvenu et un objet de crainte. Dans la mythologie grecque, lorsque Demeter va chercher sa fille aux enfers, à un moment donné, elle se sent fatiguée. Elle arrive devant une maison et demande à boire. Une vieille femme lui donne à boire. Mais, pas une boisson pour une déesse. Une boisson pour les pauvres. C'est une maison de pauvres. Quand le petit fils de cette dame arrive et qu'il rit de son aspect, Demeter, de colère, lui jette la boisson au visage. Aussitôt l'enfant se transforme en gecko avec des traces de décrépitude sur le corps. C'est quelque chose qui est ancré très profondément dans l'inconscient de l'humanité. Et je me dis : "Qu'est-ce que cet animal qui voit l'homme au fond de lui-même? Si cet animal creuse, creuse encore dans cet homme-là, qu'est-ce qui peut apparaître ? Quel cauchemar, justement ?" Est-ce que c'est un animal qui est du domaine des rêves ? Je ne crois pas qu'il soit comme certains animaux qui évoquent plutôt l'espoir, des choses positives. Il a un statut assez particulier.

En même temps, quand j'observe le monde actuel, on est tout le temps dans les pierres. On est tout le temps dans l'absurde. L'humanité se joue vraiment une comédie et ne se rend même pas compte que c'est une comédie. On agit comme si ce jeu devenait une vérité inébranlable. Pour moi, le cauchemar, c'est la conscience de l'absurde et l'impossibilité d'y échapper, c'est le cauchemar. On est en plein cauchemar mais, au milieu de ce cauchemar, on se construit des illusions pour se dire que, non, ce

n'est pas un cauchemar. Et, tout à coup, il y a les guerres qui rendent ce cauchemar concret, palpable.

(...)

- Pourquoi avoir écrit par fragments ?

- C'est justement comme dans un cauchemar. Le cauchemar, pour moi, c'est aussi l'absence de compréhension, l'absence de récit, ce récit du monde qui place l'esprit est dans le confort. Quand il y a une histoire de A à Z, on est dans le confort parce qu'on suit et qu'on comprend. Nous voulons que la vie soit un récit compréhensible. Le cauchemar, pour moi, c'est lorsque c'est complètement découpé, qu'on n'arrive plus à coller les morceaux du récit, qu'on n'arrive plus à se poser sur cette vision du monde. Un cauchemar, ce ne sont pas toujours des images horribles. Et cela peut être très simple : par exemple, quelqu'un qui veut boire du café et qui ne trouve pas la cuillère pour mettre le sucre. A un moment donné, dans le récit, il y a quelque chose qui bloque et qui fait qu'on n'arrive plus à raconter l'histoire, à raconter quelque chose de cohérent.

Donc, je préférerais écrire comme cela cet "objet" car je ne peux pas l'appeler "pièce". Ce sont des fragments, des choses lancées comme ça et qui me permettent de me dire : "Là, je commence une histoire qui pourrait être intéressante du point de vue de la narration". Mais je coupe, je ne continue pas. J'introduis de cette manière un certain désordre.

- Par-delà la violence, la colère, la révolte, il y a toujours du lyrisme dans votre écriture ...

_ La question de la voix, du chant, je n'arrive pas à me l'expliquer de manière cohérente. Je ne peux pas faire la critique de ma propre écriture. Je ne sais pas si j'aurais pu faire autrement, avoir une langue très cérébrale, par exemple. Ce que j'observe dans mes brouillons, c'est que lorsque je n'ai pas la musique, je n'arrive pas à proposer mes textes, je n'arrive pas à les partager. Je n'arrive pas à les aimer non plus. Donc, je reprends. Il faut pratiquement que je ne puisse oublier aucune des phrases, comme si aucune phrase n'avait le droit d'être anonyme. Même si un lecteur est plus séduit par telle ou telle phrase, moi je sais que toutes les phrases, je les ai mises sur le même niveau. A ce moment-là, le travail est permanent et infini, l'inachevé comme dogme...

Il y a peut-être aussi le regard que je pose sur les choses. Il y a toujours ce refus d'être dans ce que la société veut qu'on soit. Le refus d'être toujours à la même place. Le refus d'être toujours du même point de vue. (...) Je me dis qu'il y a toujours cette possibilité là de changer. L'homme peut changer. L'homme n'est pas toujours à la même place. C'est comme un photographe. Si, pour prendre une photo, il fait un pas, juste un pas, la lumière va changer. J'essaie d'être comme cela. Un pas de côté et je est un autre. Mais

ce n'est pas facile d'être plusieurs personnes dans une seule tête.
(Rires)

- Vous aviez 22 ans lorsque vous avez quitté Madagascar. Quel est votre rapport avec l'île aujourd'hui ?

- Comment je vais expliquer tout cela ? (Rires) Disons, quand j'ai commencé vraiment à écrire, je savais déjà que je ne pourrai pas rester tout le temps à Madagascar. Qu'il y ait pression envers l'auteur, qu'il y ait censure des textes, qu'il n'y ait pas d'édition, peu importe, je savais que je ne pourrai pas rester parce que j'avais déjà cette idée de partir sur la trace des autres poètes. Je voulais partir sur les traces de Carco, sur les traces de Cendras, sur les traces de Camus. Je voulais partir sur les traces des auteurs chinois souvent anonymes. L'île était pour moi trop exiguë et l'île était trop dans cette comédie humaine dont je parlais. On est trop entre nous, Malgaches. Nous ne sommes pas nombreux. Les choses prennent tout de suite une ampleur qui fait que cela devient un problème de société ou un problème politique. Pour moi, il fallait partir. De toutes façons, il fallait partir. Mais, partir ne veut pas dire quitter. (Rires) Le voyage, pour moi, c'est...J'emmène mon pays avec moi. Et puis, maintenant, pourquoi toujours rattacher quelqu'un à un pays. Il y a tellement de choses intéressantes dans toutes les cultures que c'est dommage de n'avoir qu'une seule identité. Vraiment, je trouve fabuleux le fait qu'il y ait autant de points de vue, autant de constructions mentales sur ce monde qu'on ne comprend pas en fait. Chaque société essaie de fabriquer, de comprendre qu'est-ce que c'est que l'être humain, qu'est-ce que c'est que le monde dans lequel on vit. C'est ça qui m'intéresse : de voir comment on construit l'être humain, un peu partout dans le monde. Voilà (rires) pour cette question de quitter Madagascar ou pas.

Maintenant, quand on me parle d'exil, je suis toujours un peu hésitant. Je peux me dire en exil parce qu'il y a eu une situation politique qui a fait que je suis parti à cause de pièces censurées. Et pendant longtemps, cela a été très difficile pour moi de revenir à Madagascar. Ensuite, mon père a été torturé à cause de ses idées. Oui, on peut me mettre dans cette case, si vous voulez. Mais fondamentalement, tout ça pour moi, ce sont des accidents. Ce n'est pas de mon fait. Si je devais faire un choix, je ne serais pas dans les cauchemars. Je serais dans l'émerveillement tout le temps, tout le temps. Mais, le monde étant ce qu'il est... (Rires).

L'inachevé comme dogme / Jean-Luc Raharimanana

Entretien avec Chantal Boiron

UBU Scènes d'Europe / European Stages n°45